

La revanche des fumeurs

D'abord, un bref rappel d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître...

Naguère, on pouvait fumer tout le temps et partout : au cinéma, dans la salle et dans le film (dans le film, c'est encore autorisé, mais très mal vu), dans les trains et dans les avions jusqu'en 2005, sur les quais des gares et dans les bureaux jusqu'au début 2007 et dans les cafés et restaurants jusqu'à fin 2007. En 2009, dans les couloirs du métro, une photo de Jacques Tati sur son solex, une pipe entre les lèvres fait scandale. Cette dernière est remplacée illico par un moulinet à vent. En ce temps-là, les consultants et autres space-planners élaboraient de savants organigrammes pour placer les gens selon leur activité et leurs interactions, puis ils posaient la question fatale : vous fumez ? On abandonnait alors les belles élucubrations de microzoning pour regrouper les fumeurs dans un même bureau. Ce dernier avait une porte et une fenêtre, qu'on pouvait ouvrir, cela va de soi.

Malgré tout, ça puait dans les bureaux. Un âge désormais révolu car, aujourd'hui, l'air est pur, l'environnement hygiénique et les fumeurs sont regardés d'un œil de plus en plus sale. D'ailleurs, du bâtiment sain aux collaborateurs sains, il n'y a qu'un pas : aux États-Unis, des femmes ont été licenciées parce qu'elles refusaient de passer un test de nicotine. Elles ne fumaient pas au bureau (c'est interdit, comme en France), mais leur employeur voulait s'assurer qu'elles ne s'adonnaient pas non plus à ce vice en dehors des heures de travail.

L'interdiction de fumer, pousse les fumeurs dans la rue. Quitte à descendre dix étages ou à emprunter un circuit labyrinthique, au su et au vu de tous, avec un certain courage, voire une dose de provocation, il faut bien le reconnaître. Car la pause peut prendre quinze minutes, ou plus si l'ascenseur se fait attendre ou si l'on fait des rencontres en chemin.

Dans l'entreprise, le fumeur est, par définition, mobile et offensif. Il brave les interdits et s'oppose discrètement au non-fumeur, sédentaire et, parfois, grognon quand il hume les effluves de tabac froid du collègue qui revient s'asseoir à côté de lui au *bench* commun. Inodore, le vapoteur semble mieux toléré, quoiqu'avec une certaine compassion. Il est vrai qu'un homme ou une femme incapable de se passer d'une sucette dans la bouche et d'un doudou/smartphone dans la main, ne peut pas être foncièrement méchant, ni foncièrement adulte.

Au passage, le temps d'une cigarette, les fumeurs inversent la hiérarchie des lieux : la rue devient leur espace privé pendant que le bureau demeure un espace public sans tabac. « Son dedans était un dehors et le dehors, un dedans, du moins provisoirement » souligne Thierry Paquot. (*Demeure terrestre*, 2005). Le fumeur prend possession d'un endroit pour son seul usage et provoque des conflits avec les riverains des bureaux, bars et restaurants. Il change les règles du jeu. Pour combien de temps ? Périodiquement, on agite une interdiction totale du tabac dans certains espaces

publics de plein air, notamment les aires de jeux pour enfants. Les frontières entre public et privé sont, décidément, bien mouvantes. Et une loi, globalement bien admise, provoque paradoxalement une négociation perpétuelle entre liberté individuelle et ordre public. Cependant, le plus inattendu est ailleurs. L'atmosphère propre et plutôt silencieuse des lieux tertiaires, même parsemés d'espaces de convivialité, ne se prête pas tant que cela aux rencontres et aux échanges. Au dire des intéressés, on communique assez peu devant la machine à café ou, alors, seulement avec ses voisins habituels. On reste policé, entre soi. Alors que sous une pluie battante, par cinq degrés au pied de l'immeuble, une véritable solidarité se crée. N'ayons pas peur des mots, c'est un collectif de fumeurs qui se constitue : on se salue, on s'interpelle, on ignore superbement les différences hiérarchiques en savourant sa clope à côté de son patron, tout en commentant avec lui l'état du monde, de la météo et de l'entreprise. On se fabrique un réseau impressionnant en donnant du feu au responsable de la direction voisine. On est au courant de tout. Qu'on se le dise : le dernier endroit où l'on cause vraiment dans les bureaux, c'est en bas de l'immeuble.

Elisabeth Pélegrin Genel, illustration de Charlotte Moreau ■

